

Saïd Oujeddi

Le Mur de la honte



1

Le dernier fils de Zahra Hanafi, Maati, manifesta à sa mère ses intentions de se marier avec la formule la plus ancienne, la plus triste et la plus définitive :

« Mère, je veux compléter ma religion. »

Depuis qu'il n'avait été encore qu'un petit enfant maigre au ventre gonflé, Maati l'avait entendue partout ici à Nouayel. Dire que les gens d'ici sont insatisfaits du caractère incomplet de leur religion, et ne font que se marier !

Vint pour lui le jour où il se sentit le droit de déguster lui aussi la gravité de cette formule. Il avait dû attendre plus de cinq mois avant de tomber sur le moment favorable pour se soulager, depuis le jour où l'idée de chercher une compagne de vie l'avait habitée sérieusement et totalement pour ainsi dire.

C'était en un jour de fête nationale ; l'été était déjà bien installé, et tous les murs du quartier Nouayel vomissaient une chaleur abrutissante de jour comme de nuit. Les quatre autres fils de Zahra Hanafi ainsi

que leurs femmes et enfants étaient au-dehors, éparpillés dans des visites de devoir. De même que ses trois vieilles filles qui étaient parties tôt le matin tromper l'attente du meilleur qui tardait à venir, chez d'autres amies du même chemin.

Maati avait donc bien choisi son moment pour bien s'étirer dans le sujet qui lui tournait tant ses joies. Il savait que ses moments d'isolement dans leur étroite maison, qu'ils partageaient tous chambre par chambre, étaient bien comptés dans l'année. Ils étaient tous pliés aux exigences d'un certain genre d'exil collectif. Il y avait toujours quelqu'un avec quelqu'un à la maison, comme d'ailleurs partout au quartier !

Zahra Hanafi était en train de terminer sa troisième prière de la journée, celle de l'après-midi. Elle était assise sur ses genoux agitant son petit index droit noir et charnu, ultime gestuel de la prière avant le double Salamou Alaakoum final.

Maati s'introduit telle une ombre dans la plus grande chambre de la maison qui, en plus d'une place pour la prière, servait comme salon pour recevoir les visites fréquentes. Elle était longue et étroite, n'avait pas de fenêtre et dégageait une suffocante odeur de laine mélangée à de la naphthaline.

Maati s'assit près de la porte sur le bord du seddari, bien plié et bien affaissé sur lui-même. De loin, il ressemblait à quelqu'un qui attendait au seuil d'une administration ! Il regardait sans sourciller ses

deux grandes mains de manœuvre, en répétant sans cesse au fond de lui ce qu'il allait dire tout à l'heure.

La complainte d'un mendiant qui passait dans leur ruelle de l'Entente, parvint jusqu'à lui, tel un chant de consolation : « Wa choufou min hali, Allah ya rham bia walidiin... »

À un moment, il pensa se retirer avant que sa mère ne finît sa prière, voyant qu'il n'aurait jamais assez de courage pour débiter ce qu'il avait dans le cœur. C'était ainsi qu'on l'avait forgé : « Ne jamais déclarer et encore moins réclamer ! »

Au moment où Zahra Hanafi proféra Assalamou Alaakoum tout en tournant sa tête une fois à droite, une fois à gauche, Maati sentit qu'il était bien pris et qu'il fallait maintenant aller jusqu'au bout. Il leva lentement sa tête pour rencontrer aussitôt celle de sa mère, paisible et rayonnante ; elle était enveloppée par l'étrange sourire de quelqu'un venant tout d'un coup de heurter la vérité ! Un immense lustre fait d'une trentaine de petites ampoules ovales scintillait de tout son désespoir juste au-dessus de la tête de Zahra Hanafi.

« Maati..., la voix de Zahra était elle aussi enrobée de nouvelles raisons. Quand est-ce que tu vas te mettre à la prière mon fils ?... Tu sais toi qui as fait un peu l'école, qu'une personne sans prière c'est comme un âne errant... »

Maatit revit sans le vouloir les longs et sombres couloirs de l'école du quartier où il n'avait réalisé qu'un

très court séjour, comme la plupart des enfants du quartier. Il se rappelait que trop rarement, et mal d'ailleurs, de ses quatre pauvres et miséreuses années d'école. « C'est la faute aux changements fréquents des programmes scolaires », disaient certains ici ; tandis que d'autres répétaient sans cesse : « les enfants de Nouayel ne sont tout simplement pas doués pour l'école ! »

Il détourna une fois encore son regard vers ses doigts qui tremblaient. Il joignit fortement ses deux mains tout en serrant ses lèvres bulbeuses, car il savait qu'il ne pourrait jamais supporter le regard rayonnant de recueillement de sa mère ; lui qui était venu avec la grande conviction qu'il serait facile d'affronter les regards de sa mère au sortir de la prière, il constatait maintenant combien infranchissables sont les yeux soulevés par la pitié !

« Maati... je sens que tu veux révéler quelque chose... Je dirai même quelque chose de très important !... Maati, tu peux parler mon fils. »

« Oui... », chuchota Maati du fond de sa place. Il regardait, sans se surprendre, ses doigts qui perlaient d'une sueur froide. La nette impression que ses longs membres allaient soudainement se mettre à rétrécir l'envahit. Il finit par allonger son cou pour mieux avaler sa salive.

La lumière de la très longue chambre commença lentement à fondre comme de la cire, laissant apparaître la grave curiosité des murs qui battaient la mesure à un étrange silence.

Lorsqu'il ravala de nouveau sa salive, il la sentit cette fois-ci glisser amère le long des parois de tous ses pourquoi qu'il avait tant accumulés ici au quartier Nouayel, quartier des noirs comme disaient les autres habitants de Rabat ! Il voulait tant crier, et maintenant, tous ces pourquoi qui le hantaient.

Pourquoi il est lui et pas un autre ? Rien qu'un petit fassi.

Pourquoi il est ici et pas ailleurs ? Une toute petite place à Souissi, quartier chic à l'est de Rabat.

Pourquoi les enfants de son quartier finissent-ils tous comme maçons, portiers ou simples soldats ?

Pourquoi leurs rues portent-elles toutes des noms de fleurs, du bien-être, et des promesses qu'on ne peut pas tenir ? Alors qu'elles sont crevassées et jonchées d'ordures.

Pourquoi leurs maisons, bâclées la nuit par des mains apeurées, ressemblent-elles à des dessins d'enfants ?

Pourquoi les gens d'ici ferment-ils les yeux quand ils parlent, et s'excusent avant même de commencer ? Alors que d'autres ne le font même pas après.

Pourquoi et pourquoi, et bien d'autres pourquoi, pourvu qu'il retrouvât le courage qu'il avait tant nourri le long de ses cinq mois d'attente.

Lorsqu'il desserra enfin ses lèvres, un mince trait inaudible lui échappa de sa bouche qui ne fit que renforcer encore ses peines.

« Parle... mais, parle donc, je t'écoute... Dépêche-

toi j'ai beaucoup à faire, et bientôt tout le monde sera là », balança en toute hâte Zahra Hanafi qui commençait lentement à s'impatienter.

Et après un court silence, elle enchaîna pour l'encourager à se décider : « Tu es bien venu pour une chose importante, c'est ça ? »

« Oui, C'est ça, pour une chose importante ! », se précipita à répéter Maati après elle.

« Je t'écoute », répliqua sa mère en joignant ses mains.

Maati délia ses doigts pour les poser calmement sur ses genoux, puis comme s'il allait se lever, il s'écria avec précipitation en fermant fortement ses yeux : « J'ai pensé et je crois que j'ai bien fait d'avoir cette pensée. » Et il s'arrêta brusquement !

Ses mots fusèrent dans la lumière hautaine du grand lustre. On pourrait même entendre les ricanements sourds des murs du salon long et étroit.

Il souleva ses deux mains pour les laisser aussitôt tomber sur ses genoux encore une fois, puis il baissa sa tête : « Mère, je veux compléter ma religion. »

La chose était facile, il le croyait maintenant qu'il était délivré. Il leva sa tête pour scruter les lieux et vit sa mère qui l'examinait avec entrain, concentrée à chercher la réponse adéquate. Maati sentit tout d'un coup une fine sueur le ruisseler cette fois-ci entièrement.

« C'est vrai que tu as bien fait d'y penser. C'est une bonne chose que Dieu et son prophète

recommandent. » Tout en parlant, Zahra Hanafi s'entêtait à garder cette sérénité sans frémissements de l'après la prière.

« Mais... dis-moi, comment tu as eu cette idée ? », elle sursauta presque en s'entendant dire cette phrase. Un étrange pli sous son œil gauche vint trahir sa curiosité soudaine. Les effets de la prière commencèrent apparemment à s'éloigner ! Elle secoua vite sa tête pour reprendre son visage radieux.

« Je commence à me sentir vieux », Maati était devenu soudainement plus confiant en laissant échapper ces mots, qu'il venait d'avoir à l'instant même.

« Mais non, tu es encore jeune, Zahra Hanafi sourit d'un air incertain. Si mon fils cadet me dit qu'il est vieux, je devrai être moi dans la tombe. Allons mon fils, tu viens juste de commencer dans la vie... Mais, dis-moi donc ?, elle glissa vite dans le vif du sujet. L'as-tu choisie au moins, si Dieu facilite les choses, celle qui sera... je veux dire la compagne légitime ? »

Maati croyait que sa mère devait savoir qu'il n'avait pas de succès auprès des filles, comme elle savait déjà qu'il était d'une fierté bornée et d'une timidité têtue, comme d'ailleurs tous ceux du Sud. Car il n'oserait jamais dire la vérité même à son créateur !

« Je compte sur toi ma mère, et après un bref silence le plus naturel qui puisse être. Et sur mes sœurs. »

Sa voix était posée et sans relief, elle était celle de la vérité amère, la vérité qu'on arrive mal à cacher. Alors, Maati s'accrocha aux yeux de sa mère de tout son désespoir. Son regard était devenu tout d'un coup celui d'un enfant perdu, qu'une mince brume de supplication traversait.

Zahra Hanafi quant à elle, restait placide et rayonnante sous les trente ampoules ovales. Elle sentit monter en elle une épaisse onde de commisération qu'elle freina court en changeant de posture. Elle étala ses deux lourdes jambes devant elle, et suivit du regard leurs lignes jusqu'à la pointe des orteils. Elle ne savait quoi dire !

Lorsqu'elle leva une tête que les couleurs de sa dernière prière avaient longtemps quittée, son fils était toujours là qui attendait. Elle replongea à nouveau son regard vers ses pieds comme pour se donner plus de force. Il était encore tôt pour la prochaine prière.

Vite, elle se tourna vers son fils et sans marquer de répit qui pourrait tout trébucher, elle hasarda : « Il y a toujours tes cousines, celle de Ouarzazate. Elles sont pieuses, travailleuses, et sans problèmes. Je suis complètement d'accord pour les inviter à venir ici, et tu pourras ensuite toi choisir. »

Maati s'appuya de toutes ses forces sur le bord du seddari. On dirait qu'il voulait partir. Il voulait au fait dire quelque chose, dont il ne connaissait ni les bouts ni les contours. Il pensa soudainement à tout ce temps

où il était contraint à laisser germer ses élans. Alors, il décida de tout déballer et à l'instant même, car on lui avait tôt appris de frapper le fer chaud avant qu'il ne refroidisse : « Je veux une blanche mère. »

Maati inclina fortement sa tête de côté comme lorsqu'il était enfant et qu'il demandait un verre de thé avec un grand morceau de pain. En tant que cadet, il savait par le passé qu'on ne lui avait presque jamais rien refusé à la maison.

Encore une fois, Zahra Hanafi se sentit traquée par les sollicitations insistantes de son dernier fils. Elle connaissait trop ses jeux pour s'y opposer vainement, et perdre pour ainsi dire son temps qu'elle ferait mieux de consacrer à la cuisine. Elle décida alors d'abréger :

« Mais qu'est-ce que vous avez tous les jeunes d'aujourd'hui à vouloir les blanches ? »

Sans le vouloir, Zahra Hanafi se trouva engagée dans des propos voués à l'errance. Elle poursuivit tout en repliant ses jambes sous elle :

« Et qu'est-ce qu'on ferait des noires qui restent ?... Qui oserait encore aujourd'hui les prendre ? À moins qu'elles soient fortunées, et encore... »

Et après un long silence : « Écoute mon fils, et il ne faut surtout pas dire que je veux me mettre contre toi... La peau... la peau, ce n'est pas une chose qu'on choisit ou qu'on porte comme on dit. La peau, c'est elle qui nous porte. Car c'est tout simplement un don

parmi tant d'autres, que notre créateur nous a offerts. C'est lui qui a décidé que certaine de ses créatures ressemblent au jour et d'autres à la nuit, pour mettre un certain équilibre. Le jour c'est le jour, et la nuit c'est la nuit. Comme le noir c'est le noir, et le blanc c'est le blanc. Est-ce que tu connais, toi, un blanc qui voudrait devenir noir ? Car moi, j'en connais beaucoup de noirs qui souhaiteraient devenir blancs. »

Zahra Hanafi se tourna vers son fils de tout son volume affaissé, écarquilla bien les yeux, puis tendit en avant ses deux mains comme si elle allait écailler un étrange poisson.

Maati avait croisé, depuis bien longtemps, ses bras autour de ses jambes, comme au temps de l'école. Sa tête bien allongée devant lui, supportait mal ses yeux qui commencèrent à rougir. Un mélange de peur et de manque de courage le gagnèrent en même temps : peur, car il n'avait rien compris aux propos de sa mère, mais, car aussi les cris et les hurlements seraient bientôt de retour avec les autres membres de la famille ; et manque de courage, car il n'oserait jamais avouer à sa mère qu'il ne résistait tout simplement pas aux efforts de la tête.

« Écoute mon fils, pour être il faut s'accepter, et accepter ce qui est voulu pour nous. Seul notre créateur nous guide ! S'il t'a choisi comme tu es, c'est qu'il a bien des raisons. Mets-toi ça bien dans la tête... Mais dis-moi d'abord ? »

Zahra Hanafi posa brusquement un doigt sur son menton, comme si elle venait de se rappeler quelque chose : « Est-ce tu sais au moins pourquoi tu la veux blanche ? »

« Tous ceux que je connaisse les choisissent blanches », voulait répondre Maati.

« Est-ce que tu sais au fond de toi pourquoi ? », insista Zahra Hanafi.

Elle savait pourtant qu'on n'avait pas le droit de poser de telles questions ici à Nouayel. Elle savait que tout le monde ici, faisait comme tout le monde ici. Elle baissa tout d'un coup sa voix, comme si elle avait honte de continuer.

« Si je te dis tout ça aujourd'hui mon fils, c'est que je ne veux surtout pas que tu suives comme ça, toi aussi, cette mode qui court de nos jours le quartier, d'aller chercher les blanches et de délaisser les noires. »

Les joues brûlées par une prompte montée de pudeur, Maati se précipita à la réplique : « Je peux le jurer Mère, que ça m'est venu comme ça, sans jamais penser à suivre un exemple. »

« Non, ce n'est pas la peine de le jurer. » Zahra Hanafi leva sa main droite bien-haut, comme si elle voulait saluer la lumière qui scintillait au-dessus d'elle. Elle essaya en vain de retrouver son apaisement du début. « Non ce n'est pas la peine de le jurer. » Elle ramena lentement sa main vers elle dans un mouvement de déception. Elle garda un long moment

la tête baissée à contempler ses deux mains noires et enflées.

Gagné par un certain silence accusateur, Maati songea « changer une heure par une autre » comme on dit chez nous. Il allait se lever lorsque sa mère reprit ses mots la tête toujours baissée : « Je ne sais pas ce que vous trouvez à ces blanches ? Si toi, l'autre et puis l'autre, vous mettez tous à prendre ces blanches, où est-ce qu'on va mettre nos filles ? Penses un peu à tes sœurs qui vieillissent d'abandon. Il n'y a que la couleur qui honore la couleur. De notre temps, c'était une grande fierté de s'allier entre cousins. On s'acceptait. On aimait notre couleur... Bientôt, il n'y aura plus un seul noir dans notre quartier, et Nouayel ressemblera aux autres quartiers de la ville ! »

En voyant sa mère de la sorte, Maati sentit le devoir de dire quelque chose, n'importe quoi : « Mère, je ne cherche que ton consentement. Si tu n'es pas d'accord je suis prêt à... »

« Non mon fils, je ne sais pas me mettre devant ce que ton cœur désire. »

Zahra Hanafi finit par lever sa tête secouée par un fatalisme aigre. Puis, d'une voix faible, murmurant presque à elle-même :

« Il ne faut surtout pas contrarier un cœur. Tout se fait grâce à lui... Autant faire taire tous les matins, et effacer toutes les couleurs de la fin du jour ! »

2

Mahjoub, ould Fatna Allah, marchait seul en ce matin de samedi dans la grande rue de la Chance qui coupait Nouayel en deux blocs : celui d'en haut montait jusqu'à la très longue route « commerciale » qui se perdait par ses deux bouts respectivement au nord et au sud de Rabat, tandis que celui d'en bas descendait jusqu'au mur de la honte.

Un long mur en grès dressé à l'origine pour cacher le quartier, et qu'une meurtrière route côtière sépare de l'immensité océane. Il a l'épaisseur de l'injustice, et la hauteur longtemps dépassée par le bourgeonnement de la laideur des maisons vers le firmament.

Le ciel était encore pâle au-dessus de Nouayel, et la brise océane frissonnait aux premières coulées matinales. Mahjoub empoigna fortement son sac de toile vert et réajusta, non sans une faible gêne, sa marche militaire. Il avait la nette impression qu'on l'épiait, même à l'aube d'un samedi où tout le quartier était censé se vautrer dans un sommeil de glaise.

Il sentit le sol crevassé de la rue de la Chance se dérober à ses pieds. Il réprima vainement une vive poussée qui élançait sa gorge. Toutes les ordures de la veille qui attendaient amassées dans des sacs noirs en plastique près des portes, tous les cailloux qui gisaient un peu partout, de même que tous les bouts de papiers, de plastique et de ferraille qui jonchaient toute la rue, étaient là pour accroître encore sa désolation.

Les souvenirs qu'enfant, il avait couru toutes les rues de Nouayel, saignaient encore dans sa tête.

On l'avait tôt obligé à grandir vite. Le bruit continu et métallique de son cycle roulant à l'aide d'un bâton flottait encore dans l'épaisseur de ce matin. Les hurlements qu'il s'était arraché en compagnie d'une horde de faméliques résonnaient, eux aussi encore, aux coins des petites ruelles. Il n'avait qu'à tendre une oreille !

Mahjoub s'arrêta un court moment devant la petite boutique où il était souvent venu chercher des bonbons et des sucreries. Un bref coup d'œil aux battants décrépis de la boutique, suffisait à lui signifier toute la longue durée de son absence dans les landes du Sud.

Si seulement il pouvait crier, même en ce matin de samedi, ou seulement laisser couler quelques misérables larmes dans ce silence livide. Il ne réussit qu'à changer de main son sac de toile déformé par sa charge.

Il sentit un lointain soupir s'éteindre au fond de lui, et sans même y penser sa main droite monta jusqu'à sa tête pour enlever sa casquette verte qui la serrait. Il baissa lentement son regard pour voir ses lourds souliers qui luisaient de poussière, puis essaya de se rappeler encore une fois toute sa semaine de route. Seul un vide atroce se présenta à lui. Il n'avait fermé l'œil que pendant les deux dernières nuits pour retrouver un sommeil plus fatigant encore.

Mahjoub ould Fatna Allah comprit vite, malgré son étrange somnolence, qu'il n'était pas capable de rencontrer une connaissance matinale dans l'état où il était. Il avait peur de dire n'importe quoi, peur de faire n'importe quoi. Il pensa qu'une bonne journée de sommeil serait suffisante pour mettre de l'ordre dans sa tête, bien qu'il sût que ce serait impossible avec tout ce monde qui allait se ruer tout à l'heure pour le voir.

Et pour la première fois, maintenant qu'il se trouvait dans son milieu, il se sentit bien étrange dans son accoutrement implacable et excessivement vert. Il n'eût jamais pensé que la fierté qui irradiait de sa livrée chancellerait un jour. Une présence qu'il avait cru avoir étouffée à jamais, l'envahit subitement en ce matin de samedi dans la grande rue de la Chance.

Il décida, bien que fatigué, d'accélérer son pas, car il ne lui restait que deux petites ruelles latérales à dépasser, avant d'atteindre celle où se trouvait leur maison.

Mais plus il se pressait, plus il avait l'impression qu'il ralentissait. À un moment, il pensa que ce n'était là qu'un effroyable cauchemar qu'il était en train de souffrir dans un compartiment de quatrième classe, recroquevillé sur un banc en bois démantelé, et qu'une bande de passagers entassés les uns sur les autres le dévoraient du regard pour chasser l'ennui.

Lorsqu'il fut au beau milieu de l'ouverture de leur ruelle, il s'appuya un court instant contre le long poteau électrique en bois qui se rétracta instantanément sous sa main. Aussitôt, un léger tressaillement de tout son corps l'aida à s'engouffrer dans l'étroit passage.

Toute la petite ruelle de l'Entente sombrait dans un mutisme grave jusqu'au pan du mur de la honte. Il entendait presque battre ses pas en s'approchant lentement de leur maison. Arrivé tout en bas, il joignit fortement ses deux jambes comme s'il allait saluer, posa calmement son sac par terre, puis il leva enfin son regard vers la porte métallique mise à la place de celle en bois qui avait accompagné toute son enfance.

Mahjoub ould Fatna Allah était bien devant le numéro 32. Les rumeurs océanes parvenaient jusqu'à lui, par-dessus l'épais mur de la honte. Il frémit aussitôt à ces senteurs salines qu'il connaissait tant, puis tendit sa main droite en avant toute brouillée dans les embruns de la réminiscence.

Et au moment où il allait la porter sur la porte pour frapper, un chant de coq désarticulé s'entendit

hésitant, presque s'excusant d'être là enserré dans une cité de ciment et de grès. Lorsque sa main se posa bien plate sur la porte, il la sentit moite et tremblante. Le premier coup était sourd comme traversant un rêve. Il décida alors d'affermir le prochain. Ni le deuxième, ni même le quatrième n'arrivèrent à apporter de réponse. L'aube hésitait encore à quitter le ciel de Nouayel !

Le souffle maritime se transforma en ce moment en une tristesse qui s'insinua dans toutes les rues du quartier. Mahjoub recula de quelques pas, puis releva sa tête vers le haut de la maison, guettant le moindre signe venant de l'une des quatre fenêtres de l'unique façade.

Un long moment passa ainsi, sans qu'il songeât à baisser sa tête. À vrai dire Mahjoub ould Fatna Allah ne pensait qu'aux yeux indiscrets qui pouvaient surgir d'un moment à l'autre des murs voisins.

Il avança à nouveau vers la porte, guidé cette fois-ci par une vague impatience, pour y assener un coup plus fort encore dont il entendit aussitôt l'écho parcourir tous les recoins de la maison.

Quand soudain, un bruit de pas lointains, comme des gouttes de pluie sur une flaque d'eau, se détacha de cette pesanteur matinale. Mahjoub colla sa joue contre la porte froide et se laissa entraîner dans les grésillements de l'attente.

Et sans savoir pourquoi, il commença à compter, comme lorsqu'il était dans les landes du Sud et qu'il

montait la garde pendant les nuits. Lentement il s'abandonna à une douce somnolence. Sans trop attendre, le bruit monotone du train qui l'avait ramené du Sud, envahit à nouveau ses oreilles et le fit tressaillir. Une silhouette, juste au beau milieu du paysage plat et gorgé de lumière qui défilait interminable devant lui, se mit aussitôt à courir et à le héler : « Ach koun ?... Ach koun ? »

Mahjoub ould Fatna Allah sursauta en ouvrant grandement ses yeux. Il resta un long moment immobile sans savoir où il se trouvait. Un petit vol de moineaux passa vite au-dessus dans un gazouillement dispersé.

Mahjoub allait décoller sa joue de la paroi de la porte lorsqu'à nouveau s'entendit tout près cette fois-ci : « Ach Koun ?... Ach Koun ? »

Il recula d'instinct pour rester un moment indécis, sans un mot. La fameuse réponse de la circonstance, qu'il croyait l'avoir perdue à jamais, sortit malgré lui de sa bouche : « Kriib... »

Une voix toute démantibulée s'éleva de derrière la porte métallique : « Mahjoub... mon frère Mahjoub. »

C'était la voix de sa sœur Hafsa qui tremblait encore de sommeil.

Lorsque la porte fut complètement ouverte et qu'elle se montra toute entière les gestes maladroits et imprécis, Mahjoub se sentit une fois encore piégé. Il n'avait jamais su comment se présenter dans de pareilles situations.